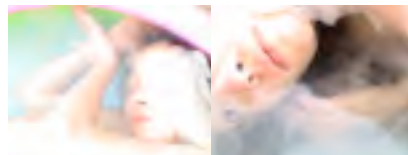


BERLIN 2006

VILLA OPPENHEIM
KULTURBÜRO CITY WEST
14059 BERLIN

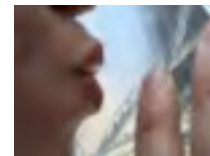
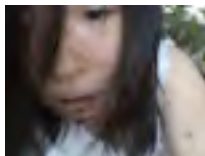
BUREAU DES ARTS PLASTIQUES DE BERLIN
INSTITUT FRANÇAIS DE BERLIN

4 mai 2006



18 Juin 2006

Villa Oppenheim



Kulturbüro City West – Charlottenburg
Schlossstrasse 55 – D-14059 Berlin Direktor : Mathias Niehoff
Bureau des arts plastiques de Berlin Mickaël Faure - Institut Français de Berlin

-Wilmerdorf -

contenu

Introduction

Présentation

Cinq femmes

Sources

Partenaires du projet et lieu d'exposition

Biographie

Textes de Jean-Yves Surville-Barland : bilan d'étape...(juillet/août 2005), Yuko Ota et la raie,
Annexe : *Présentation de l'oeuvre de Pascale Kaparis et de son dernier opus (« j'ai vu le soleil fondre de chaleur ») comme occasion d'un débat sur Hiroshima. Jean-Yves Surville-Barland*

introduction

Pascale Kaparis

C'est dans le silence qu'apparaît implicitement une part de vérité.

Derrière les paroles abondantes, il subsiste des choses dissimulées, il y a toujours une part de silence. C'est précisément l'expérience de l'infini.

Ces témoignages ne sont souvent que des résidus de ce qui ne sera jamais exprimé par le langage.

Masahiro OGINO, Fissures, Kobé...

Fleurs d'Hiroshima. *Fleurs d'Hiroshima. Femmes d'Hiroshima.* Je cherche un titre pour cette exposition.

Je suis tombée en arrêt devant une façade désaffectée en Allemagne où les mots *KLINIK AMNESIA* était peint en rouge sur un panneau blanc. J'ai pensé que ça pouvait être aussi un titre pour l'exposition. L'amnésie, l'oubli, le silence pour les choses que l'on veut taire, que l'on veut contenir en soi. Sur cette façade il y avait deux croix rouges accompagnées des mots « The Ultrasound of Therapy », les ultrasons pour la thérapie, la thérapie de la mémoire et j'ai alors pensé aux sons très aigus à peine audibles que j'emploie pour évoquer la perte. Ce qui est oublié, ce qui est inimaginable, ce que l'on ne peut pas formuler.

C'est peut-être l'origine de mon projet actuel pour BERLIN. Faire parler en images et en sons des femmes qui sont silencieuses, qui ont un silence interne, qui ont toutes quelque chose de contenu qui ne révèle pas leur vraie nature. Comment peut se révéler l'autre nature ? La nature cachée, la nature explosive.

Je voulais faire un événement qui aurait eu la forme d'une action artistique pour le 60^{ème} anniversaire d'Hiroshima pendant une journée dans quatre lieux différents. Et puis j'ai compris un peu plus tard que finalement c'était du bruit pour rien, que c'était sûrement plus juste d'entendre et de faire entendre ce qui n'était pas donné à entendre.

Ecouter le silence.

J'ai donc décidé de m'adresser à cinq femmes en leur proposant de les filmer d'une façon très régulière dans le temps, de filmer d'une manière très empirique, très expérimentale, des choses simples, directes et intimes. Je leur ai demandé si elles étaient d'accord, j'ai mentionné que j'avais un travail en cours en lien avec Hiroshima. Ma recherche à ce moment-là trouvait des échos avec la population survivante d'Hiroshima, avec les traces et les marques de la terre détruite à Hiroshima, l'absence et la permanence (sous d'autres formes) des corps, les radiations et leurs conséquences génétiques, la transformation des cellules, enfin la peau.

Hiroshima pour le blanc. Pour le silence gardé par les irradiés très longtemps, parce qu'on leur avait demandé de se taire. Censure. Autocensure comme dignité ultime pour irriguer à nouveau le corps et l'esprit. Alors peut-être que ces cinq femmes prennent la parole. Une parole qui est le corps, l'expression du corps.

En tant qu'artiste, je peux intervenir auprès de ces femmes comme un médium. Elles-mêmes témoignent à leur façon de fragments de mémoire imaginaire que je prélève. Elles sont médium à leur tour. Ces fragments de la mémoire sont des fragments de vie, des pulsions de vie, qui dans ce trop contenu sont des réveils, sont des cris, sont des instabilités, sont des manques de confiance, des manques de croyance. Manque de croyance en soi, manque de confiance dans la relation à l'autre, manque d'envie de croire à une vie longue.

Je me suis approchée d'Hiroshima en ramassant des algues blanches sur les bords de mer.

Il est important de montrer ces femmes dans leur réalité c'est à dire dans leur état de la vie réelle, la vie de tous les jours, et aussi dans leur état second, autre état, deuxième état. Cet état est difficilement accessible, rarement montré car il met chacune de ces femmes ou chaque individu qui va à sa recherche, sur un fil, on peut tomber.

Il y a cinq femmes, Yuko Ota, Yuka Fukushima, Maki Watanabe, Marie-Hélène Archambeaud et Catherine Nyeki. Pour chacune d'entre elles il a fallu faire huit à dix séances de travail pour arriver à trouver le point le plus juste, l'expression la plus fine de cet endroit contenu. Il est absolument impossible de faire le lien entre ces images de femmes dans leur vie quotidienne et cette autre réalité qui est leur état intime.

J'ai rencontré Yuko Ota. Quand je l'ai vu dansé les premiers moments, il m'a semblé qu'elle essayait d'enlever des choses qui adhéraient à sa peau. Elle avait des gestes systématiques et compulsifs qui ont évoqué pour moi la souillure, l'adhérence sur son corps d'un corps étranger dont il est vital de se débarrasser. Corps invisible, pourquoi pas la lumière ? (elle figure dans « J'ai vu le soleil fondre de chaleur » film de 12mn-2004). Elle a donc été pour moi la première figure symbolique forte parmi ces cinq femmes. Le travail que l'on a réalisé ensuite ensemble nous a emmené assez loin, il me semble, dans la culpabilité. La culpabilité féminine, la culpabilité d'exister où tout devient possible pour être autorisé à vivre. S'approcher au plus près de la mort pour se sentir vivant, par exemple avec la manipulation de la tête de la raie fraîchement coupée, avec la manipulation de la queue de la raie, avec l'ingestion de la terre, ingérer, manger ce que l'on ne doit pas manger. Manger la terre, devenir la terre, particules et poussières rendues agglutinantes avec l'eau. Nous avons trouvé assez vite la matière visqueuse, la matière glissante, la matière mouillée, la matière blanche, la viscosité animale avec la raie et le sang, matière même de la vie.

L'exemple de Yuka Fukushima est frappant. Toutes ses expressions sont enfouies. Alors nous avons travaillé avec les masques. En appliquant sur sa peau une deuxième peau blanche et épaisse qui durcit, elle prélève véritablement des morceaux d'identité absente qui se trouve ainsi incarnés. Elle décolle les expressions ingérés, ses expressions internes, qu'elle met à jour petit à petit, qu'elle offre au ciel, qu'elle offre aux nuages, qu'elle offre au vent, qu'elle offre à l'eau. On peut dire que dans une seconde possibilité d'interprétation elle porte les masques d'Hiroshima.

Maki Watanabe a une relation à l'eau qui est très forte, nous avons une relation à l'eau qui est très forte. On en est venu assez naturellement au bain. Immerger une partie du corps avec des algues membranes et peaux. J'ai mis en relation ces bains de corps, avec des cultures de derme pour la peau endommagée, pour la peau arrachée, coupée, déchirée, brûlée. J'avais réaliser auparavant des bains d'algues dans des bassines dans lesquelles j'observais l'évolution de ces membranes qui du blanc qui était leur premier état, passaient par des couleurs qui semblaient être révéler par le bain lui-même. Des images florales tout à fait inconnues apparaissaient et de ces membranes blanches qui avait perdues leur couleur d'origine naissaient de nouvelles formes qui déclinaient des couleurs d'un spectre d'une autre lumière. Quant l'éclat est le plus blanc possible, on peut apercevoir des couleurs et des formations nouvelles qui restent une mémoire au présent, et donne comme les indices d'une nouvelle forme de vie, d'une renaissance (« Exposed » film de 4'50-2004). J'aborde donc avec Maki une expérience plus large, plus importante puisqu'elle touche directement le vivant, le corps. Son corps baigne dans l'eau au milieu des membranes sur lesquelles s'inscrivent la mémoire du vivant sous la forme d'un défilement d'images. Son bain de trempage est relié à des boîtes rondes comme son propre bain à elle dans lesquelles sont immergées des peaux en train de se constituer

Plusieurs voix. Plusieurs voix se mêlent, se fondent, parfois se heurtent. Sur le visage de Marie-Hélène Archambeaud toutes les voix. Dans les yeux, le nez, une contracture des lèvres, un frémissement de la peau, une brillance du regard. Lectures simultanées sur un même visage de ces états multiples. Marie-Hélène est une voix plurielle qu'elle livre, qu'elle nous donne à entendre, comme ses nombreux visages.

Quels sons prennent les fractures ou les fissures ? Les fractures ou les fissures, les limites sont celles du territoire mais peuvent se lire aussi sur la peau. Les marques sur le corps par exemple, ou les marques internes aussi, de chaque être, non visibles. La voix de Catherine Nyeki va à la rencontre des marques de l'être interne, ses propres marques, fissures et fractures ou fine cicatrice. Une cartographie interne dont les reliefs, les creux, les vides, les césures sont repérés par la voix. Là il ne s'agit plus d'images mais d'un sondage sonore. C'est une expérience sonore de l'être interne et ça pourrait être aussi un sondage sonore de l'enveloppe externe, de la peau.

Enfin ces cinq femmes, chacune à leur manière, explorent des modes de communications particuliers qui leur sont propres et qui pourtant sont universels.

Les éléments importants qui interviennent dans ce travail sont l'eau, la peau, la voix, la peau avec les algues, les membranes, la peau que l'on raccorde, la peau que l'on greffe, la peau qui se reforme, mais la peau aussi des masques, la peau sur le visage, la peau perdue, les visages perdus dans la fumée, la chaleur, l'éclat du blanc, les nuages.

L'ingestion pour vivre, pour se prouver que l'on est vivant, se rapprocher au plus près de la mort, approcher de la vie. Le travail avec ces cinq femmes porte la marque d'Hiroshima, porte surtout la marque de la vie, la marque de moments forts, intimes, qui nous mettent en vie. Hiroshima nous apprend, nous a appris à considérer et à entendre le silence, cet espace dans lequel se trouve justement des fragments, des parties fragmentées, à la fois de douleur, d'oubli, d'envie de vivre, d'envie de mourir. Comment le dire ?

Entretien du 12 septembre 2005

SILENCES

Autres Mondes Autres Sens

pascale kaparis

20/11/2005 6/17



yuko ota

SILENCES

Autres Mondes Autres Sens

pascale kaparis

20/11/2005 7/17



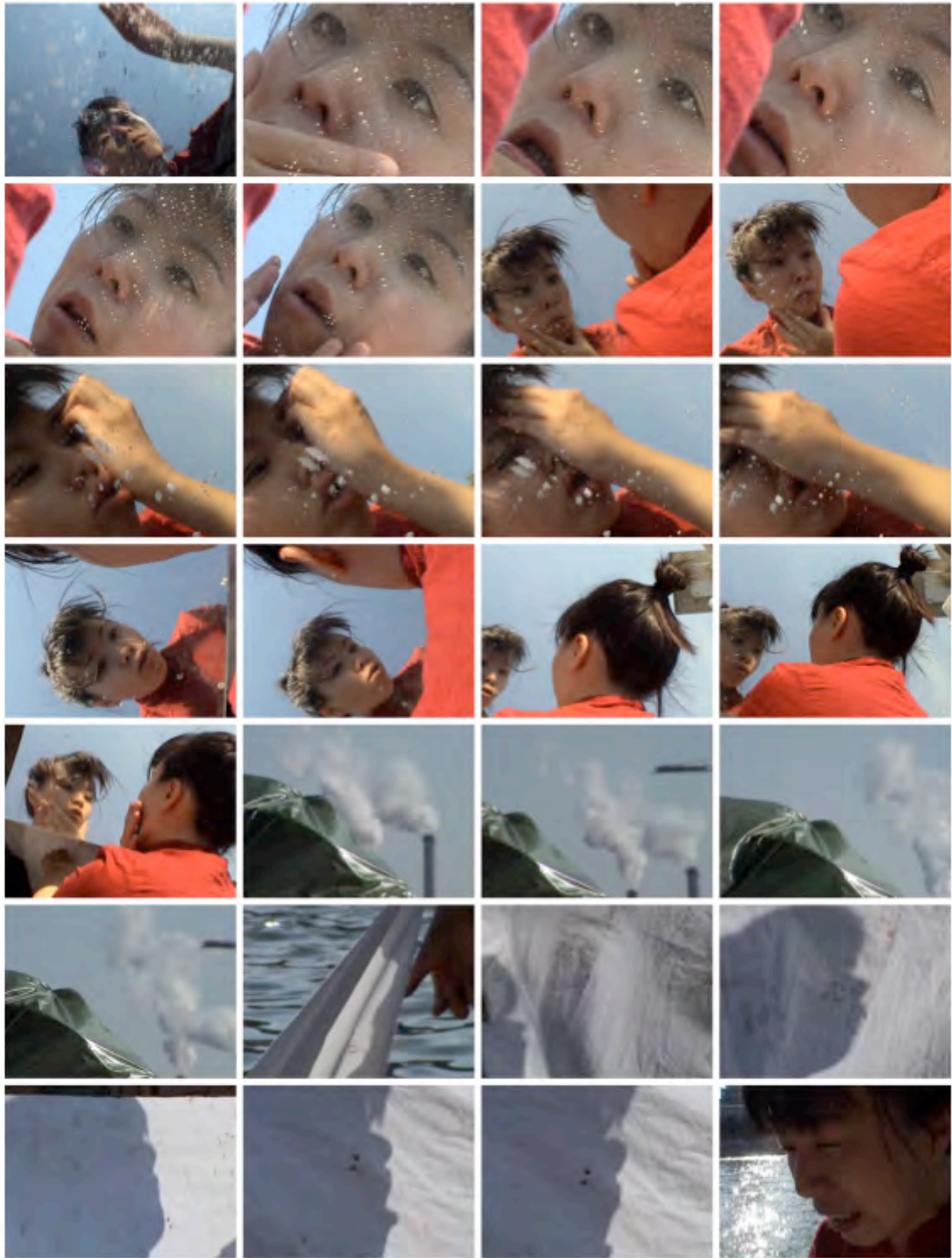
maki watanabe

SILENCES

Autres Mondes Autres Sens

pascale kaparis

20/11/2005 8/17



yuka fukushima

SILENCES

Autres Mondes Autres Sens pascale kaparis

20/11/2005 9/17

présentation

Auteur réalisateur du projet:

Pascale KAPARIS, artiste, France

CINQ FEMMES:

Marie-Hélène ARCHAMBEAUD, poète, France-Suède

Yuka FUKUSHIMA, état de l'être, Japon

Catherine NYEKI, arts visuels, France-Hongrie

Yuko OTA, mémoire du corps, Japon

Maki WATANABE, mémoire du corps, Japon

Montage vidéo:

Alberto PITOZZI, assistant, Italie

Ecrits:

Jean-Yves SURVILLE-BARLAND, bilans d'étape, France

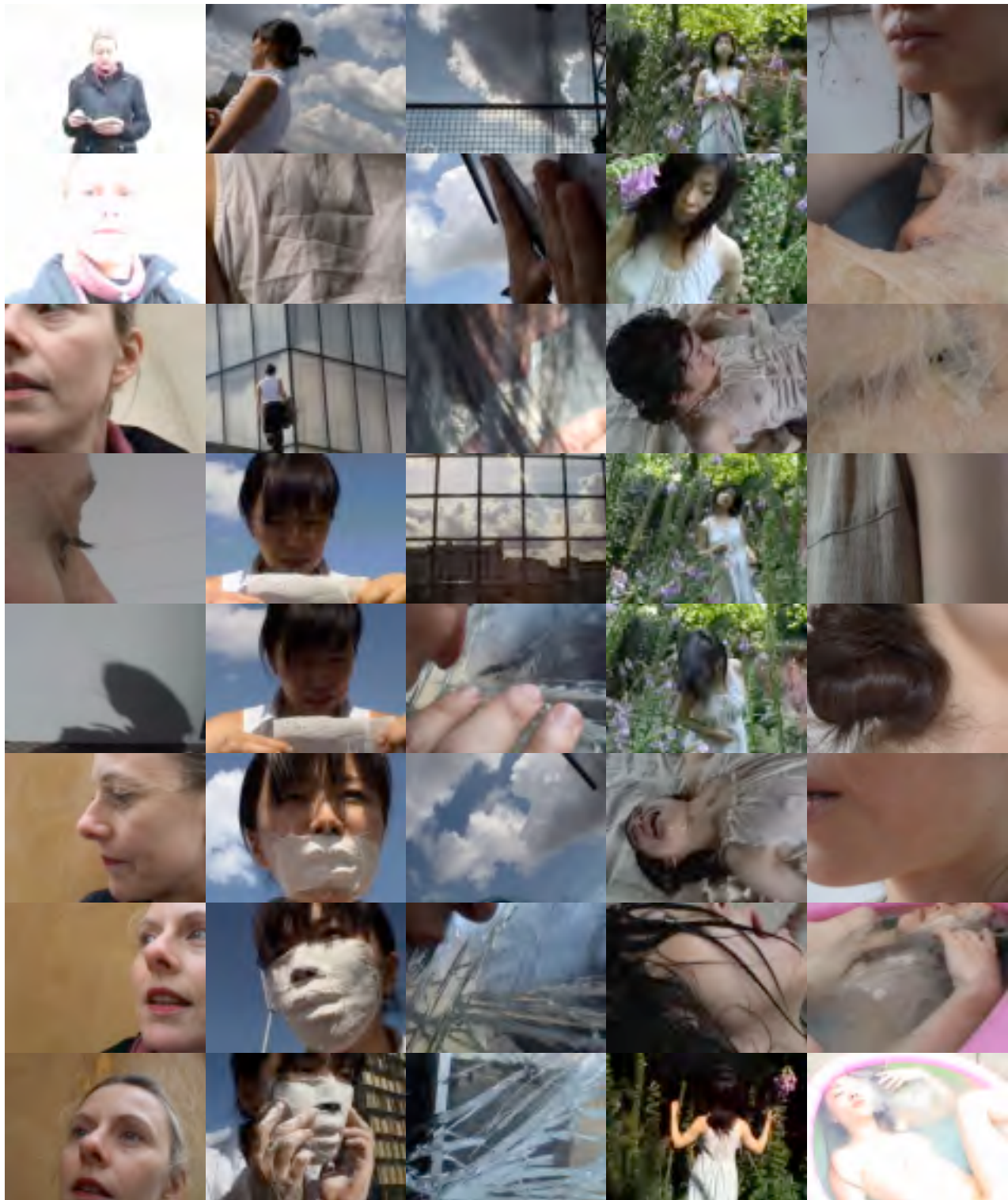
SILENCES

Autres Mondes Autres Sens **pascale kaparis**

20/11/2005 10/17

yuko ota

CINQ FEMMES



marie-hélène archambeaud yuka fukushima catherine nyeki yuko ota maki watanabe

SILENCES

Autres Mondes Autres Sens **pascale kaparis**

20/11/2005 11/17

sources

TOMATSU Shomei photographe,
Document Hiroshima-Nagasaki 1961
Traces 1999

ÔE Kenzaburô écrivain,
Notes d' Hiroshima 1965

HACHIYA Michihiko médecin,
Journal d'Hiroshima 1955

ÔTA Yôko écrivain,
Shikabane no machi La ville des corps 1950
Ningen ranru Lambeaux humains 1951

OGINO Masahiro anthropologue,
Fissures. Kobé, 17 janvier 1995, le séisme...

Günther ANDERS philosophe,
Hiroshima ist überall. Der Mann auf der Brücke. Tagebuch aus Hiroshima und Nagasaki C.H.Beck,
München 1963

KORE-EDA Hirokazu cinéaste,
Maborosi no hikari 1995
Wandafuru raifu (After life) 1998

KAWASE Naomi cinéaste,
Moe no suzaku 1997
Lettre d'un cerisier jaune en fleur ou la danse des souvenirs 2001 Kazue Nishii

SILENCES

Autres Mondes Autres Sens **pascale kaparis**

20/11/2005 12/17

partenaires du projet pour Berlin

Bureau des arts plastiques de BERLIN,
Mickaël FAURE

Bureau du théâtre et de la danse de BERLIN,
Céline ROBLOT

Institut Français Culturel de BERLIN,
Kurfürstendamm 211 - D-10719 Berlin

Villa Oppenheim
Mathias NIEHOFF
Kulturbüro City West
Charlottenburg-Wilmersdorf
Schlossstrasse 55 - D-14059 Berlin

BERLIN **Villa Oppenheim** 29 Avril 2006 - 18 juin 2006
Films, performances, installations.

Performances : Dock11- Feld 6
Choregraphische Forschung und Entwicklung in Berlin
Kastanienallee 79 - 10435 Berlin

Films co-produit,
Pascale KAPARIS et Mémoire Magnétique Eric DARMON, 21 av du Maine, 75015 Paris

biographie

Pascale Kaparis est née à Casablanca, vit et travaille à Paris.

Pascale Kaparis extrait de l'oubli des panneaux entiers qu'elle recouvre de signes, de photographies floues de lieux et de personnages, de gazes superposées gonflées évoquant la peau, le soin, les perfusions, la plèvre de l'arbre respiratoire. Quatorze très grands formats à la recherche d'une identité oubliée, coupable ou ignorante. Ces toiles qui constituent en 2002 **L'oubli des mots** sont comme des peaux manquantes, qui petit à petit s'appliquent sur la peau même. Des bouts de terres scarifiées qui retrouvent une place.

Pascale Kaparis en arrive naturellement et instinctivement à Hiroshima et Berlin, des villes détruites où les marques encore visibles de la destruction agissent sur elle comme des repères, et cela après avoir décliné dans l'installation **Poches** en 2003, la fragmentation du territoire et celle liée de la mémoire. Hiroshima reste pour elle la plus expressive, car la terre lacérée est transposée sur les corps des survivants du 6 août. Ils portent sur eux, puis en eux, la cartographie des plaies, la couture des greffes, les excroissances pour les parties détruites. C'est à partir de son installation **Mizu no miyako la métropole des eaux** ou *La danse des corps blancs* », qu'elle pénètre dans un univers mobile entre air et eau, où la danse de l'ombre est indépendante des corps. A partir des réflexions que lui inspire ce mobile, elle compose les films **J'ai vu le soleil fondre de chaleur**, **Exposed**, **Mizu no yume** *Le rêve de l'eau*. Elle transpose la destruction sur des objets, tissus, poissons, algues, poupées, en même temps que **Mizu no yume** *Le rêve de l'eau* nous achemine sur Miyako-jima, île étrange sur laquelle échoue les corps immergés d'Hiroshima. Elle construit en 2005 son projet, **Silences autre mondes autres sens**.

L'oubli des mots est montré dans la Chapelle de la Salpêtrière à Paris en 2002, à Odapark Venray, Pays-Bas, puis à Ulft et Doetinchem, Pays-Bas en 2003/2004. Les films **Mizu no yume**, **Exposed**, **J'ai vu le soleil fondre de chaleur**, sont montrés à Paris en 2004 co-produit par Mémoire Magnétique et le Centre National des Arts Plastiques. En même temps, elle trouve ses sources en 2004 à Tokyo pour un travail de recherche, **Vies et formes substituées**. En 2005, elle filme *cinq femmes* qu'elle présentera à la Villa Oppenheim à Berlin en avril 2006 lors de son exposition, **SILENCES , autres mondes autres sens**.

Expositions / Sélection

2006

Berlin, Villa Oppenheim, **Silences autres mondes autres sens**, films installations et performances avec le Bureau des Arts Plastiques et l'Institut Français de Berlin – 4 mai-18 juin

Paris, Projet de recherche, Ircam Résonances 2006, **Mizu no miyako la métropole des eaux**, installation sonore interactive Rebecca Garcés montage sonore et Jean-Noël Montagné scénarisation interactive

2005

Paris, Mémoire Magnétique œuvre numérique **Ika no yume le rêve du calamar** // *babiloff.free.fr* projections

Paris, Mémoire Magnétique "films et photographies" **J'ai vu le soleil fondre de chaleur**, **Exposed**, **Mizu no yume** *Le rêve de l'eau* - 18 nov-5 dec

Ulft Pays-Bas, Galerie bij de Boeken **L'oubli des mots** - 7 mai-13 juin

Doetinchem Pays-Bas, Huntenkunst **L'oubli des mots**, **Algues 1** installation et vidéo avec l'Institut Français de La Haye - 14 15 16 mai

2003

Venray, Odapark au Pays-Bas **L'oubli des mots** exposition monographique - 30 nov-15 fév Appui de l'Institut Français de La Haye. Exposition itinérante de l'exposition en Europe.

Paris, Galerie Médiane **Oxymore** – 12 dec-28 fev

2002

Paris, Chapelle Saint-Louis de la Salpêtrière **L'oubli des mots** 14 grands formats

Pascale KAPARIS : bilan d'étape relatif à son **dernier opus (juillet /août 2005)**
Jean-Yves SURVILLE-BARLAND

**Cette dernière oeuvre de Pascale KAPARIS était initialement destinée à être identifiée sous le titre générique d' « HIROSHIMA ». Elle apparaît désormais sous la mention de « SILENCES ».*

L'oeuvre filmée met en avant, ici, CINQ FEMMES et **trois écritures**. YUKA, MAKI, YUKO, les trois danseuses japonaises, disent **l'écriture du corps** et ses tourments, à l'occasion de scénarii chorégraphiques qui soulignent : 1) l'interrogation identitaire dans le jeu des masques (YUKA), en vertu d'une dialectique douloureuse, où chaque fragment emporte avec soi une part ineffable de l'identité ; 2) la dissolution symbolique des membranes dans d'émouvants exercices de trempage (MAKI) ; 3) ou le ballet étourdissant, inouï de Salomé et de son trophée pathétique (YUKO OTA et la **raie**). Marie-Hélène ARCHAMBEAUD, franco-suédoise, illustre un deuxième mode d'écriture, celui de **la mémoire**, l'anamnèse. Soit l'effort émouvant des hommes contre le temps et l'oubli. Catherine NYEKI, hongroise, illustre une troisième modalité d'écriture, une **écriture acoustique**. Elle s'adresse à l'eau en hongrois soit dans la langue de la mère, de l'origine. Ce jeu de la voix figure une irréalisation de la voix humaine sous des formes aquatiques incongrues. Or l'existence de Catherine est emblématiquement marquée, déterminée, par la présence de la frontière, poétiquement figurée par une petite rivière. Elle sonde donc dans sa confiance aquatique, au coeur de son être certaine césure intime.

Paris, le 8/08/2005

*Texte de J.Y SURVILLE-BARLAND du 10/01/2005 (annexe)
Présentation de l'oeuvre de Pascale Kaparis et de son dernier opus (« J'ai vu le soleil fondre de chaleur ») comme occasion d'un débat sur HIROSHIMA.

YUKO OTA et la RAIE.

Jean-Yves SURVILLE-BARLAND

1^{er} volet :

...

En outre, il y a un 2^{ème} plan qui porte sur la présence des visages, l'idée du miroir ou du visage en miroir, celui de Yuko, celui de la *raie*, et le fait aussi que cette *raie* a un visage coupé ce qui n'est pas sans rappeler, ainsi que Yuko l'a très pertinemment signalé à Pascale Kaparis, la fable biblique de Salomé et de Jean-Baptiste à la tête décollée. Yuko en a référé à PK en lui signalant, non pas la fable biblique mais sa mise en scène artistique littéraire par Oscar Wilde. La thématique est toujours la même, elle est celle de cette magie de la danse, de cette magie suscitée par la danseuse qui dans un cortège érotisé suscite quand même une détresse masculine absolue, c'est-à-dire la mort, et semble jongler avec son trophée dans des termes toujours inattendus, saisissants, dramatiques et pathétiques. Dramatique parce qu'il renvoie à l'action absolue de cette fable, pathétique parce que cela se paie quand même d'une mort d'homme mais aussi parce qu'il y a eu une manipulation de cette tête décollée, de son symbolisme et de sa présence charnelle, carnée et aussi sanguinolente. Le trophée c'est aussi en grec ce qu'on va manger, c'est quand même l'idée de consommation et presque d'ingestion.

...

4^{ème} volet :

...

Cette tension entre la main humaine et la substance originaire est aussi symboliquement peut-être ce qui nous permet d'être là. Donc dans la tension entre la main et la chair, la main et les viscères, la main avec ce qui est dégradé, à ce qui est référé à la souillure, nous avons au contraire l'élévation et une dignité dramatique, octroyant l'identité. Le travail de PK nous renvoie à notre ignorance de cette zone des limbes, cette zone où s'élabore la fleur de la vie, la fleur du vivant, et sous les doigts de Yuko, s'animant de façon improbable mais évidente la raie, on voit se dessiner une certaine figure de notre identité, la figure peut-être essentielle. Ce que spontanément les bienséances, les codes de la grammaire du vivant repoussent, s'énoncent volontairement dans l'oeuvre de **Pascale Kaparis** où l'attention est donnée à ce qui nous fondent, à ce dont nous avons essentiellement besoin, à ce qui doit se voir octroyer une vraie dignité.

Extraits, Entretien du 11 juin 2005

annexe

Jean-Yves SURVILLE-BARLAND

Présentation de l'oeuvre de Pascale Kaparis et de son dernier opus (« J'ai vu le soleil fondre de chaleur ») comme occasion d'un débat sur HIROSHIMA.

L'oeuvre de Pascale Kaparis est une oeuvre d'une incontestable cohérence. D'*Oxymore* aux pièces filmiques contemporaines, unifiées sous la thématique d'*Hiroshima* (« j'ai vu le soleil fondre de chaleur »), **Pascale Kaparis** déploie à l'envi les aventures d'une identité blessée dont l'emblème est le fil, la trame, la gaze : soit encore l'euphémisme de la matrice féminine.

Les oeuvres d'**Oxymore**, intriquant déjà la matière photographique à la trame féminine, à la gaze, affirmaient conjointement l'injonction à vivre, à procréer et l'incontournable violence du réel, présenté comme inévitable et nécessaire éreintement.

Si son oeuvre s'appréhende aussi comme quête identitaire c'est au motif de la précarité des existences qui y sont décrites : elles ne satisfont qu'imparfaitement à l'injonction de fécondité qui leur est faite. Le motif identitaire s'explique encore dans la pluralité des modes d'expression convoqués, soit encore dans l'exploration formelle.

L'actualité artistique de Pascale Kaparis prend la forme exemplairement dramatique d'un titre (« **J'ai vu le soleil fondre de chaleur** ») qui met en exergue le **témoignage visuel** et un **événement apocalyptique** improbable, dans son excès. Nous n'oublions pas que, dans le Moyen-âge chrétien, la préséance allait aux témoignages visuels (les « visa »), conformément à l'exemple sublime de **Jean** l'évangéliste en son **Apocalypse** (« Ce que tu vois, écris-le » Ap 1.11).

C'est dire assez que cette dernière oeuvre filmique, organisée selon les deux thématiques de l'outrage et de la volonté du témoignage, présente l'artiste en messager tragique, à la mode antique, qui vient témoigner d'une expérience improbable, ineffable, mais dont, tout de même, il faut rendre compte.

Cette volonté de témoignage constitue en réalité une nécessité éthique. L'oeuvre de Pascale Kaparis affirme résolument, quant au fond, la dignité fragmentaire d'existences pulvérisées. A cette aune, HIROSHIMA nous convoque toutes et tous, aujourd'hui et demain, comme décision et comme destin.

Les sept pièces filmiques de ce nouvel opus déclinent toutes le même événement pathétique et les deux figures sphingiques qui cernent l'oeuvre : la poupée, au regard brusquement animé du premier film, et ce visage de femme, endurant stoïquement un flux dévastateur- *Yume* - sont deux emblèmes émouvants de l'outrage et de l'anti-nature.

L'exigence éthique, l'exigence interprétative sont figurées dans ces pièces, notamment par le leit-motiv de l'eau lustrale, dans le premier film (« *J'ai vu le soleil fondre de chaleur* ») : l'eau qui lave et qui purifie. A ceci près tout de même que l'eau ici ne lave rien : la **souillure**, thème matriciel de l'opus, est intime, elle adhère à l'être et se décline sous tous les modes de la corruption des chairs, du démembrement. Elle affecte l'astre solaire où l'on voit poindre des fleurs-*Pika*.

L'oeuvre ici, par toutes ces ressources formelles, iconographiques et sonores, tente de dire l'outrance et l'outrage qui fut fait, par le choix délibéré de la surexposition (*Exposed, Pika, Shiori Kage*) et de tous les modes de la stridence, sonore ou visuelle. L'un des bonheurs singuliers de cette oeuvre réside aussi dans son traitement sonore qui s'avère didactique. Nous apprenons à nous ré-approprier l'espace sonore urbain, nous nous souvenons que les sons ont un sens et que le silence est un son.

Dès l'origine, l'oeuvre de Pascale Kaparis dit notre précarité insigne, originelle : notre part d'universel. Dans ses pudeurs, dans ses ardeurs, sa grammaire formelle polymorphe, elle affirme à la face de ce temps une foi pugnace, un instinct de ciel. ...**Adama**, le sol ; **hawwa**, la vie...

« HIROSHIMA » ne constitue donc aucunement un accident fortuit dans son chemin de création mais un événement universel inévitable dont un artiste ne peut faire l'économie. Son oeuvre énonce une question qui nous convoque tous. Comment penser HIROSHIMA ? Comment s'approprier artistiquement un tel événement et que cela soit décent, communicable, tout en obéissant à une vraie exigence éthique ?

SILENCES

Autres Mondes Autres Sens **pascale kaparis**

20/11/2005 17/17

BERLIN 2006

VILLA OPPENHEIM / BUREAU DES ARTS PLASTIQUES DE BERLIN / INSTITUT FRANÇAIS
<http://pascalekaparis.free.fr>